

De plumes et de masques

Rien de tel que de s'offrir une petite soirée au Club Soda, après avoir mangé un hot dog au Montreal Pool Room juste à côté. Surtout pour un spectacle-bénéfice au profit du Studio Wapikoni, qui n'attire ni m'as-tu-vu ni figures de l'establishment pleines aux as.

Un regard sur la faune rassurait d'entrée de jeu sur ce point capital: nul ministre ou *faiseurs* à l'horizon. Seulement des autochtones, des jeunes, des militants, des babas cool, échappant au rayon du cynisme ambiant. Sous le coup de fraîcheur des univers parallèles, on se prend à penser: «*Pas si mal, le Québec, en fin de compte. Regarde! Ils sont là!*» On se console comme on peut.

L'événement se déroulait mardi soir dernier. Manon Barbeau, tête fondatrice et dirigeante du Wapikoni Mobile, veillait aux détails de l'opération en petite reine abeille, comme d'habitude. Le rappeur Samian, Algonquin de Pikogan, porte-parole de Wapikoni, dont le studio lança la carrière, avait rameuté d'autres bons musiciens pour offrir un show solide.

Les Québécois aiment Wapikoni. Ce studio roulant à travers les réserves autochtones pour aider les jeunes à faire leurs films, leurs vidéoclips, en aura reçu, des témoignages de soutien, à l'heure des coups durs. En juillet dernier, le ministère fédéral des Ressources humaines lui retirait ses subventions de 490 000 \$. Et les exhortations à revenir sur cette décision sont demeurées depuis lors lettre morte.

Alors, Manon essaie de col-

mater un peu le trou. D'où l'événement de mardi. «*Des recettes de 30 000 \$ dépasseraient nos espérances*», me disait-elle. On lui souhaitait de recueillir davantage. D'autres initiatives suivront. En tout cas, les 850 billets avaient trouvé preneur pour ce spectacle, où se produisaient, entre autres, aux côtés de Samian, Richard Séguin, Loco Locass, Elisapie Isaac, Anodajay, le groupe Kahstin recomposé.

Dans l'assistance, il y avait Ghislain Picard, le chef de l'Assemblée des Premières Nations, aussi Armand Vaillancourt, reconnaissable de loin à sa crinière blanche, fier militant de la première heure, toujours au poste pour chaque combat. Une de ses sérigraphies *Les perséides* faisait partie des œuvres vendues à l'encan silencieux, exposées au balcon. Comme une belle toile du père de Manon, Marcel Barbeau, livrée au plus offrant; et d'autres aussi, plusieurs signées par des artistes autochtones.

Sinon, les gens pouvaient miser sur un tas de lots plus ou moins incongrus: une fin de semaine dans la maison de campagne de Manon au cœur des Cantons-de-l'Est, avec ou sans elle pour cuisiner le petit-déjeuner. Il y avait moyen de «bider» sur un Kanuk étiqueté à son nom, une séance à l'Ovarium, une journée avec Émile Proulx-Cloutier sur le plateau de *Toute la vérité*, son propre nom gravé sur le mur extérieur du théâtre de Quat'Sous, etc. Ça se jouait à l'échelle humaine, de bric, de broc et de poésie. D'où le charme de l'affaire.

C'est fou, la présence qu'il a sur scène, ce Samian, qui met l'assistance dans sa poche. Sur-



ODILE TREMBLAY

tout entouré de ses danseurs algonquins emplumés et maquillés comme des chamans en cérémonial d'initiés. «*Je représente mon peuple à travers l'art / et je peux vous assurer que mon peuple en a marre*», scandait le rappeur.

On aime bien entendre des voix d'artiste s'élever contre nos gouvernements. Et les autochtones ont de quoi chialer. Les Québécois aussi, toutes origines confondues, à qui ces soirées servent également de dé-fouloir. Et pourquoi se priver?

Avant le show, une dame est venue me parler de l'État conservateur, qui lui fait honte ici et à l'étranger. «*C'est la négation de toutes nos valeurs québécoises*», disait-elle. Tu parles! Ensemble, on a visualisé le Canada de Harper dériver du Québec comme un continent. Il s'éloignait avec ses drapaux, ses armes et mille portraits de la reine, avec le protocole de Kyoto enfoncé dans ses sables bitumineux et ses prisons pour jeunes criminels, sans espoir de réadaptation. Et nous, on restait dans notre Québec à se chicaner, mais ça c'est une autre histoire...

En tout cas, le Canada dérivait sans la culture et ses artistes, bien évidemment, cette culture coupailée qui nous valait un coude-à-coude musical sur la Main au Club Soda, pour aider Wapikoni à endiguer sa

grosse saignée fédérale.

Car les artistes ont des armes pour s'exprimer, faut pas les croire muets. Et, même muselés, leurs corps parlent. Tenez, la semaine dernière, à la Place des Arts, je suis allé voir le spectacle de Marie Chouinard *Le nombre d'or*. C'était son univers, avec enlacements de ses faunes danseurs, ici tout roses et dorés. Quelque chose de doux plutôt que provocateur,

sans révolution de son art. Mais j'aimais cette passerelle érigée entre les artistes et les spectateurs, qui semblait relier les elfes et les humains.

Le spectacle s'arrimait surtout à de bonnes idées, cocasses, comme ces masques de Stephen Harper que 14 danseurs arboraient en ondoyant de manière sensuelle, visages de carton répercutés sur des miroirs. Absurde effet de contraste! Incongruité totale! Pensez donc! Pareil gouffre entre Harper et l'art soudain matérialisé et mobile, sous les rires du parterre.

Marie Chouinard, en plantant sur des corps athlétiques ces têtes multipliées d'un premier ministre allergique à la culture, servait sa petite contestation muette et féroce, bondissante, tressautante. L'art protestait avec son langage. Comme on l'aime. L'ennui, c'est que Stephen Harper ne le verra jamais, ce show-là. Ni aucun autre, non plus...

otremblay@ledevoir.com



